

LUCIE BERTRAND-LUTHEREAU

Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence

Primo Levi, quarante ans d'écriture de la honte.  
Du sentiment de honte du détenu à la honte  
métaphysique du rescapé

**E**n 1986 paraît un ouvrage de Primo Levi intitulé *Les Naufragés et les rescapés*<sup>1</sup>. Les huit chapitres de celui-ci présentent de manière thématique les réflexions de l'auteur « quarante ans après Auschwitz », comme l'indique le sous-titre de l'œuvre. Le troisième chapitre de celle-ci est intégralement consacré à « La Honte ». Sur une vingtaine de pages, Primo Levi décortique ce sentiment profond, livrant selon nous une clé – sinon la clé – de sa métaphysique, révélation terrible sur l'humanité toute entière qui requiert une insoutenable plongée dans son intériorité dévastée.

De ce fait, la lecture du chapitre demande un effort soutenu de la part du lecteur. Levi se livre à une forme de sirtaki scriptural : il ne peut accéder à l'ancre de la Gorgone sans reculer, avancer, reculer à nouveau, ni simplement lever le voile pour nous la révéler.

Dès lors, ce qui se voudrait une sorte de typologie rétrospective de la honte en contexte concentrationnaire et génocidaire, s'apparente à une douloureuse maïeutique vouée à la révélation d'un inavouable qui concerne l'humanité toute entière : celle-ci est coupable, tout vivant est forcément un meurtrier passif, et ce de manière universelle, bien au-delà du contexte du génocide.

---

<sup>1</sup> P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, A. Maugé (trad.), Paris, Gallimard, 2000.

Par de nombreux aspects, *Les Naufragés et les rescapés* constitue l'aboutissement de la pensée philosophique de l'auteur, en germes dans l'incontournable *Si c'est un homme*<sup>2</sup>. L'auteur a mûri, et ce qu'il distinguait alors de manière floue semble s'imposer avec une netteté parfois destructrice quarante ans plus tard. Relire *Si c'est un homme* à la lumière de cet ouvrage permet d'en sentir le cœur en fusion : la métaphysique de Levi y est déjà palpable, et nous l'absorbons avec l'œuvre. Ce faisant, ne boit-on pas ce « poison d'Auschwitz »<sup>3</sup> qui sera fatal à l'auteur de ces œuvres ?

Dans cette étude, nous analyserons la typologie de la honte à laquelle se livre Levi dans le chapitre 3 de son ouvrage tardif. Nous nous interrogerons les apports potentiels de ce chapitre sur le concept de Honte, perçu depuis la focale concentrationnaire. Mais nous n'oublierons pas que cette typologie a vocation à révéler une vision inavouable de l'humanité : nous analyserons ce parcours scriptural douloureux et mesurerons la portée de ce que Levi révèle. Cette démarche soulèvera une question selon nous cruciale : comment lire – et faire lire – ces œuvres magistrales, tout en immunisant son lecteur contre le poison d'Auschwitz ?

### *Typologie de la honte*

#### « Le mètre moral a changé »

Dès le début du chapitre intitulé « La Honte », Levi nous avertit : contrairement à ce que les films ou les romans laissent entendre, le retour de l'enfer n'a rien du « calme après la tempête ». « "Plaisir enfant du souci" non : Souci, enfant du souci ! »<sup>4</sup>, affirme-t-il ainsi. À l'horreur du camp succède l'horreur du retour : incompréhension,

<sup>2</sup> P. Levi, *Si c'est un homme*, M. Schruoffeneger (trad.), Paris, Julliard, 2012.

<sup>3</sup> P. Levi, *La Trêve*, E. Genevois-Joly (trad.), Paris, Grasset, 2012.

<sup>4</sup> P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, *op. cit.*, p. 69.

angoisses abyssales, le rescapé plonge dans de nouvelles souffrances. Le titre que l'auteur attribue au récit qu'il consacre au trajet absurde du retour d'Auschwitz en Italie, *La Trêve*, prend ainsi tout son sens. Ces neuf mois pendant lesquels les Soviétiques conduisirent les rescapés de la Pologne à Odessa pour parvenir en Italie en passant par la Biélorussie (!), constituent en effet une sorte de parenthèse entre le monde concentrationnaire infernal, et l'insupportable retour.

Si le retour est une véritable torture, c'est en partie en raison du jugement rétrospectif que le détenu porte sur ses actions. Levi décrit parfaitement comment les actions commises au nom de la survie dans le camp étaient reconsidérées une fois le rescapé replacé dans le contexte du monde civilisé. « Nous avons tous volé »<sup>5</sup>, affirme ainsi Levi. Dans le camp, opter pour tous les modes de survie possible paraît légitime, naturel, c'est l'acte irréflecti de l'homme qui voit la mort partout. Dès le retour aux valeurs du monde libre, certains rescapés oblitèrent le contexte d'alors, et le vocabulaire d'antan vient les hanter. En découle une honte terrible chez nombre d'entre eux, honte que beaucoup d'entre nous jugerons injustifiée, mais que nous devons comprendre pour mesurer le drame intérieur qui se joue au sein du rescapé. Primo Levi attribue à cette honte rétrospective la responsabilité de la mort par suicide de certains rescapés<sup>6</sup>. Et la rhétorique qui est la sienne ne laisse aucun doute sur la culpabilité qu'il ressent de manière aigüe, nous y reviendrons.

« *Des hommes d'une autre trempe que nous* »<sup>7</sup>

« Sur le plan rationnel, les rescapés n'auraient pas eu beaucoup de motifs d'éprouver de la honte »<sup>8</sup>, admet Primo Levi. Quelques plus lignes plus loin, il renvoie

---

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 74.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

<sup>7</sup> P. Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 253.

<sup>8</sup> P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, *op. cit.*, p. 76.

pourtant à l'un des chapitres les plus terribles de *Si c'est un homme*, « Le Dernier ». Dans celui-ci, il raconte comment il assiste, parmi les détenus, à la pendaison d'un prisonnier qui a participé à une mutinerie à Birkenau. Un four crématoire a sauté. Devant la foule des détenus soumis, il s'exclame en allemand : « Camarades, je suis le dernier »<sup>9</sup>, sous-entendu, le dernier à être ainsi pendu, victime des nazis qui vont perdre la guerre. Terrible sur le fond, ce chapitre l'est certainement au moins autant par la forme choisie par l'auteur. La quasi-totalité du chapitre constitue une véritable respiration par rapport à ce qui précède dans le récit. Primo Levi a trouvé un compagnon, il n'est plus seul, il devise avec son ami. Cette amitié a autant de valeur pour la survie que tout ce qui pourrait la permettre sur le plan matériel. Mieux : les deux amis se sont a d a p t é s. Le narrateur énumère les actes de débrouillardise auxquels il se livre avec Alberto, et qui améliorent considérablement leurs conditions de vie. Le style est plus léger, malicieux, presque picaresque. Le titre même, flou, indéterminé, peut être interprété comme un espoir. C'est après huit pages consacrées à ce que le narrateur désigne lui-même comme des « prouesses »<sup>10</sup> que le récit prend un tournant brutal. Des ordres sont donnés « Est-ce qu'on va faire l'appel ? »<sup>11</sup>, s'interroge le narrateur, feignant d'ignorer la suite des événements. Les deux dernières pages sont atroces. Une voix annonce la pendaison du résistant. La masse inerte des détenus reste immobile. Tout va très vite. La scène se clôt sur Primo et Alberto, hissant la *menaschka*<sup>12</sup> vers leur châlit dont l'obtention à force de ruse faisait leur fierté. « Et maintenant, la honte nous accable »<sup>13</sup> sera la dernière phrase – un véritable couperet – de ce chapitre.

<sup>9</sup> P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 232.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 227.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>12</sup> Nom donné au sein du camp à une sorte de seau qui sert de gamelle, de plus grande contenance que les autres.

<sup>13</sup> P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 234.

Lorsque Primo Levi cite ce chapitre dans *Les Naufragés et les rescapés*, il ne mentionne que peu la honte du détenu, pourtant manifeste dans son premier ouvrage connu. Selon lui, elle les aurait alors « à peine effleurés »<sup>14</sup> et serait « revenue après »<sup>15</sup>. Le chapitre manifeste pourtant une honte palpable à l'intérieur du camp, des fulgurances morbides qui font exploser la gangue du détenu abruti de fatigue et plantent la graine du jugement irrationnel et terrible que Levi portera sur lui-même, comme nous le verrons. La poétique glaçante du chapitre, qui immerge le lecteur dans l'atroce prise de conscience du détenu, marque un deuxième moment : celui de l'écriture rétrospective, mais proche encore de l'événement. La réflexion entreprise sur ce chapitre dans l'écrit publié quarante ans plus tard témoigne de la ténacité du sentiment de honte, qui hante une réflexion déchirante sur la question de la responsabilité de l'auteur-rescapé. Le chapitre, qui présente des aspects d'une typologie de la honte, relève d'une douloureuse poétique du bourreau de soi-même, qui brouille les tentatives d'élucidation de l'auteur. Le chapitre résiste souvent à la lecture. Il est parfois difficile de se faire une idée claire de ce que Primo Levi affirme. Ce livre, dans lequel l'auteur porte un regard rétrospectif sur quarante ans de réflexion, alterne révélations lumineuses et crispations douloureuses et brouillées. Il ne constitue pas le point final apaisé de la philosophie du grand auteur qu'est Primo Levi.

« *La honte d'avoir failli à son devoir sous l'angle de la solidarité humaine* »<sup>16</sup>

Levi distingue donc la honte du rescapé de la honte du détenu. Bien que cette typologie théorique puisse être perçue de manière légèrement différente à la lecture de *Si*

<sup>14</sup> P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, op. cit., p. 76.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>16</sup> *Ibidem*.

*c'est un homme*, elle n'en est pas moins éclairante. Le détenu a ressenti de la honte dans le camp au regard des actions de résistance héroïque que certains ont trouvé la force d'accomplir. À son retour, il a ressenti de la honte pour des actions qui, dans les conditions du camp, ne suscitaient pas un tel ressenti. Le retour au code moral habituel, celui du monde libre, a conféré une terrible portée au regard rétrospectif du rescapé. Parmi les actes jugés en aval, certains hantent l'ancien détenu bien plus profondément que d'autres. Reconnaître que l'on a volé dans le camp est une chose ; sentir, comme le dit Levi, que l'on a « failli à son devoir sous l'angle de la solidarité humaine »<sup>17</sup> en est une autre. Étape importante dans la spirale de la honte que nous décrivons, ce sentiment rétrospectif demande à être analysé.

Pour illustrer ce sentiment destructeur, Primo Levi raconte le cas de Daniele. Daniele est un co-détenu de Primo Levi et de Alberto, le compagnon évoqué dans le chapitre « Le Dernier ». Daniele n'apparaît pas dans *Si c'est un homme*. C'est dans le chapitre consacré à la honte dans *Les Naufragés et les rescapés* que Primo Levi raconte comment, détenu assoiffé, il découvre un robinet raccordé à un tuyau contenant une quantité infime d'eau. Levi doit alors rapidement faire un choix : le calcul est simple, s'il partage sa découverte avec les autres détenus, la quantité d'eau revenant à chacun sera quasi nulle. Levi prévient alors Alberto, avec qui il partage le contenu du tuyau. Daniele les voit, comprend ce qu'ils font, et se tait. L'image que Levi en garde est d'autant plus saisissante que les yeux de Daniele brillent de soif, ses lèvres sont fendues. Si Daniele ne réagit pas sur le moment, il le fera plus tard, quelques mois après la découverte d'Auschwitz par les Soviétiques, quand ces derniers conduiront les détenus dans un périple absurde censé les reconduire chez eux, et qui durera neuf mois. « Pourquoi vous deux et pas

---

<sup>17</sup> *Ibidem*.

moi ? »<sup>18</sup> : le souvenir de cette phrase de Daniele fait dérailler toutes les tentatives de Levi pour ne pas se juger trop sévèrement. Bien que conscient de la relativité du jugement *a posteriori*, qui oublie les lois du camp, il ne parvient pas à passer outre : « Est-elle justifiée ou non, la honte de l'après ? Je ne suis pas parvenu à en décider alors, et je n'y parviens pas non plus aujourd'hui »<sup>19</sup>. Alors que Primo Levi s'efforce depuis une dizaine de page de décrypter les variations du « mètre moral », cette démarche intellectuelle n'a pas d'effet profond sur l'intériorité blessée du rescapé. La logique qui devrait aboutir sinon à une auto-disculpation, du moins à une certaine indulgence à l'égard des choix effectués dans le camp prend une tournure aporétique : Levi continue de douter au lieu de se convaincre.

*La honte métaphysique du rescapé : l'humanité coupable*

« Tu as honte parce que tu es vivant à la place d'un autre ? Et, en particulier, d'un homme plus généreux, plus sensible, plus sage, plus utile, plus digne de vivre que toi ? »<sup>20</sup> La brutalité du passage à la deuxième personne bouscule le lecteur : alors que le narrateur se livrait à une tentative d'explication des différentes formes de honte ressenties par les anciens détenus, il s'interrompt pour s'apostropher brutalement. Plus question ici de distinctions, de typologie, nous voilà plongés au cœur du ressenti déchirant du rescapé. Toutes ces approches logiques semblent alors porteuses d'une vocation maïeutique : permettre au rescapé de toucher du doigt la pensée qui le ronge, de l'approcher pour lever brutalement le couvercle de l'intériorité à vif et en laisser jaillir la lave. La honte viscérale du rescapé repose sur une insupportable

---

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 79.

<sup>19</sup> *Ibidem*.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 80.

logique : le détenu eût-il été plus généreux, il serait forcément mort. S'il est en vie, c'est donc en lieu et place de meilleur que lui. Cet insupportable postulat conduit l'auteur à livrer un regard rétrospectif glaçant sur ses actions passées, qui prend la tournure d'une pesée des âmes :

[T]u t'examines, tu passes tes souvenirs en revue, espérant les retrouver tous, et qu'aucun ne soit masqué ou déguisé ; non, pas de transgressions manifestes, tu n'as pris la place de personne, tu n'as pas frappé (mais en aurais-tu eu la force ?), tu n'as pas accepté de fonctions (mais on ne t'en a pas offert).<sup>21</sup>

L'obsession d'exhaustivité témoigne de l'angoisse morbide du rescapé, qui ne s'autorise aucun oubli, aucun défaut de mémoire : le jugement doit être complet, l'enjeu humain crucial qui le sous tend l'exige ! La phrase-tribunal fait entendre le débat intérieur déchirant auquel Levi est en proie : à peine le rescapé semble-t-il se rassurer à la lumière du film de ses actions, que la voix torturante de l'angoisse s'interpose entre ses actions passées et la possible absolution qui devrait en découler. L'alternance entre l'affirmation qui rassure et la voix du doute qui ronge imite les plateaux de la balance d'une pesée des âmes infernale, vouée à condamner le détenu quelles que soient ses actions. La voix du doute le condamne sur l'hypothèse d'actions potentielles. Ce passage ne relève plus du *logos*, l'analyse de la honte n'est plus rationnelle ; l'angoisse a pris toute la place.

Mais Levi ne s'arrête pas là. « Tu ne peux pas l'exclure [...] tu ne peux pas exclure [...], cependant, tu ne peux pas l'exclure »<sup>22</sup> n'a de cesse d'affirmer Levi, bouleversant ainsi la syntaxe (rétablie pour des raisons de clarté dans l'organisation de nos citations) du passage que nous venons de commenter. Mais que ne peut-il pas exclure ? Il nous le révèle dès la ligne suivante : « chacun est le Caïn

<sup>21</sup> *Ibidem.*

<sup>22</sup> *Ibidem.*

de son frère, chacun de nous (mais cette fois je dis nous dans un sens très large, et même universel) a supplanté son prochain et vit à sa place »<sup>23</sup>. L'humanité coupable. La honte des hommes. L'angoisse étend la condamnation du survivant à l'humanité toute entière : si nous sommes sur terre, c'est au détriment de tous ceux qui sont trop bons pour l'habiter. Et Levi va encore plus loin : ce meurtre des innocents dont nous sommes coupables n'est pas simplement métaphorique : « je pourrais avoir supplanté, ce qui signifie en fait tué quelqu'un »<sup>24</sup>, explicite Levi un peu plus tard, établissant ainsi une équivalence qui nous glace. L'humanité est donc coupable. Seuls peuvent être sur terre les pires. En étant sur terre à la place de meilleurs qu'eux, les humains les ont tués. Honte à l'humanité coupable. Alors évidemment, « ce n'est qu'une supposition, moins, l'ombre d'un soupçon »<sup>25</sup>, mais comme nous l'avons expliqué, Levi n'a de cesse de répéter qu'il ne peut l'exclure et clôt le passage sur une affirmation terrible qui nous donne accès à la profondeur de sa souffrance : « C'est une supposition, mais elle ronge, elle s'est nichée profondément en toi, comme un ver, on ne la voit pas de l'extérieur, mais elle ronge et elle crie »<sup>26</sup>.

### *Lire Levi*

#### *Le « poison d'Auschwitz »*

L'analyse de ce passage rend nécessaire une réflexion de fond sur la lecture des œuvres de Primo Levi. Nous pensons en effet que le chapitre étudié révèle une des clés les plus importantes de la métaphysique de l'auteur. Lui-même peine à expliciter cette révélation terrible qui le torture en continue et s'efforce, en criant, de parvenir à la surface de la conscience. Levi lui a donné voix, et malgré

---

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 81.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

les tentatives rationnelles d'atténuation auxquelles il se livre, il ne repousse jamais cette vision du monde de l'ordre de la révélation, qui condamne l'humanité à la honte.

Relire *Si c'est un homme* à la lumière de ce chapitre constitue ainsi une véritable épreuve. Ce qui était encore caché dans les replis du texte saute aux yeux du lecteur et le ronge. L'expérience est douloureuse, et conduit à une réflexion profonde ne laissant d'autre choix que de se poser la question à son tour pour trancher : l'humanité est-elle coupable ? Sommes-nous les Caïn de nos frères ? Devons-nous tous avoir honte d'être en vie car cette vie même est la marque des meurtres inconscients et passifs dont nous sommes coupables ? Ce processus, dont nous avons nous-même fait l'expérience intime, n'est pas qu'un simple exercice de pensée : l'œuvre de Levi est largement considérée comme pertinente, profonde et juste, son lecteur assidu boit ses propos, comment peut-il échapper au poison d'Auschwitz qu'ils contiennent encore et qui ont été fatal à l'auteur qui en était infecté ?

Si les adultes que nous sommes peuvent être philosophiquement armés de l'antidote contre ce poison, la question nous semble des plus importantes dès qu'il est question d'un lectorat plus jeune. La lecture de Levi est vivement conseillée aux adolescents, ses œuvres constituent un support largement utilisé pour aborder le génocide. En tant que grande lectrice de Levi, en tant que chercheuse passionnée sur cette auteure, la réflexion que nous amorçons nous coûte : comment lire Levi à seize ans ? Comment immuniser le jeune lectorat contre le poison d'Auschwitz ? Comment faire lire ces œuvres incontournables sans planter une graine de mort qui risque de germer dans les cœurs des jeunes lecteurs empathiques ?

Oui, il faut « lire Levi », en conseiller la lecture, utiliser ses œuvres comme support. Mais il ne faut pas en dénaturer la lecture en passant sous silence cette

métaphysique profonde, mais également mortifère, de l'humanité criminelle. La lecture de Levi doit se faire dans le respect de la métaphysique de l'auteur. Elle doit être menée à bien, clés de lecture en mains. Penser qu'elle est suffisamment cachée dans les replis des mots pour permettre une lecture plus légère constitue selon nous une erreur, une erreur grave, qui peut infecter un lectorat non averti du poison d'Auschwitz, qui peut mettre du temps à se distiller.

Continuons de lire, et de faire lire Levi. Mais pas sans précaution. Pas sans expliciter la honte métaphysique de l'humanité coupable qui ronge son auteur, sans doute avant même que celui-ci en soit conscient et puisse l'expliquer. Préférons les ouvrages, faisons lire d'autres œuvres, montrons qu'il n'y a pas qu'une seule issue philosophique au traumatisme du génocide.

#### *La honte du monde et son antidote*

Donnons corps à cette possibilité par l'exemple. Revenant à un discours plus rationnel, Primo Levi clôt le chapitre étudié sur un dernier visage de la honte, celui de la « honte du monde ». Ce concept est aussi délicat que nouveau et profond. Il s'agit pour l'auteur de décrire le sentiment de celui qui n'a pas commis l'horreur, mais qui l'a vue être commise. C'est :

la douleur pour la faute que d'autres [ont commise], et dans laquelle [les justes] se sont sentis impliqués parce qu'ils sentaient que ce qui était arrivé autour d'eux, et en leur présence, et en eux, était irrévocable.<sup>27</sup>

Mais de ce concept subtil découle une réflexion à nouveau extrêmement pessimiste sur l'homme. Le spectateur des actes qui « ne pourrai[en]t plus jamais être lav[é] »<sup>28</sup> est censé accéder à une révélation concernant l'humanité :

---

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 84.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 85.

Cela montrerait que l'homme, le genre humain, en somme : nous, étions potentiellement capables de construire une masse infinie de douleur, et que la douleur est la seule force qui est créée avec rien, sans frais et sans peine.<sup>29</sup>

Comme précédemment, cette élucidation du ressenti est terrible, elle constitue, pour reprendre les termes auxquels Didier Durmarque donne une portée plus large, la « quatrième castration »<sup>30</sup> de l'histoire de l'humanité. Après s'être cru à l'image de Dieu, l'homme a réalisé qu'il n'était pas au centre du monde (héliocentrisme), qu'il était de nature animale (darwinisme), et que ses secrets les plus profonds étaient susceptibles d'être élucidés (théories freudiennes). Il découvre avec Levi qu'il se définit par la facilité à générer une souffrance indélébile.

Cette perspective est de celles qui ne doivent pas être cachées au lecteur de Levi, pour les raisons invoquées plus haut. Vision terrible de l'homme, elle hante l'œuvre de Levi, avant même que l'auteur ne se soit livré au douloureux exercice d'explicitation sur lequel nous nous sommes penchée dans cet article. Pourtant, nous pensons qu'elle peut être délivrée avec son antidote. Ce faisant, Levi sera bien lu, bien compris, mais le poison d'Auschwitz pourra être neutralisé. En effet, nous pensons que la pensée de Levi est réversible. Oui, l'humanité est sans doute capable de produire sans effort une inconcevable douleur, dont la trace restera indélébile dans l'histoire de l'humanité. Mais tout en mettant le doigt sur la puissance de l'homme dans l'exercice de la souffrance, Levi manifeste selon nous un principe beaucoup plus important : la puissance de l'homme tout court. Et s'il est compréhensible que, dans son analyse poussée d'une honte métaphysique, le rescapé l'analyse à la lumière crue de ce qu'il a vu et vécu, cela ne doit pas éclipser la

---

<sup>29</sup> *Ibidem.*

<sup>30</sup> D. Durmarque, *Philosophie de la Shoah*, Lausanne-Paris, L'Âge d'Homme, 2014, p. 23.

possibilité de son envers : le fait que l'homme, sans plus d'effort que pour la douleur, ait la puissance de créer un Bien infini et merveilleux qui rayonne à jamais sur l'histoire de l'humanité.

Certains qualifieront ce postulat d'idéaliste. Cela sera bien dommage, car rien n'est là pour le nier, pas même, comble du paradoxe, Primo Levi lui-même. C'est un processus que l'auteur décrit en effet dans *La Trêve*, ouvrage intermédiaire que nous avons déjà mentionné. Tout au long de cette œuvre en effet, deux forces du monde s'opposent, dans une forme de cosmogonie extrêmement frappante. Le rescapé, qui suit les Soviétiques pendant neuf mois avant de retrouver l'Italie, est comme suspendu entre le Mal infini d'Auschwitz, et les forces du Bien qu'incarnent la nature et les êtres. Infecté par Auschwitz, le détenu survit temporairement au camp par des forces fondamentales qui le guérissent. En témoigne la métaphore filée de la nature-médicament qui parcourt l'œuvre, comme l'illustre, entre autres nombreux passages, cette simple description : « J'avais marché pendant des heures, dans l'air merveilleux du matin, l'aspirant comme un médicament jusqu'au fond de mes poumons délabrés »<sup>31</sup>. La description que Levi fait de son compagnon Cesare n'est pas moins frappante : Cesare est une « force [...] bonne en soi, dans l'absolu, [...] qui suffit à ennoblir un homme, à sauver son âme »<sup>32</sup>. L'homme peut certes générer une souffrance indélébile sans que cela lui coûte, mais il est également connecté à des forces naturelles et humaines de puissance égale dans le sens du bien. Si ces forces ne se sont pas équilibrées de manière positive dans le panorama intime du rescapé<sup>33</sup>, il peut évidemment l'être dans l'intériorité

<sup>31</sup> P. Levi, *La Trêve*, op. cit., p. 121.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 88, nous soulignons.

<sup>33</sup> Rappelons le titre de l'ouvrage majeur que Myriam Anissimov a consacré à notre auteur : *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*, Paris, J.-C. Lattès, 1996.

subtile et complexe de son lectorat. Ici, la lecture de l'œuvre, si elle est bien faite, se révèle des plus précieuses : elle invite le lecteur à se poser la question fondamentale de la nature humaine, et offre l'image de la philosophie terrible à laquelle peuvent contribuer des traumatismes épouvantables. Mais elle ouvre également la voie à des possibilités autrement optimistes, que Primo Levi lui-même envisage, mais sur lesquelles Auschwitz plantera son drapeau noir.

### *Conclusion*

Le troisième chapitre de l'ouvrage *Les Naufragés et les rescapés*, intitulé « La Honte », constitue un apport considérable au concept dont il est ici question.

Tout d'abord, il propose une typologie inédite de ce sentiment. Honte du détenu devant plus héroïque que lui, honte du rescapé liée à la variation du « mètre moral » à l'intérieur et à l'extérieur du camp, métaphysique angoissé d'une honte qui condamne l'humanité, concept novateur de « honte du juste » face à la facilité à salir l'histoire de l'homme, sont autant d'apports considérables à l'analyse de cette notion.

Il permet également une approche poignante de l'auto-analyse autour de la honte et de la stylistique qui en découle. Cette typologie ne se fait pas sans heurts : elle est vivante, douloureuse, vibrante. De chair et de sang, elle révèle, bien au-delà de la typologie éclairante, ce que coûte cette tentative rationnelle face à un sentiment si complexe.

L'apport le plus fort de Levi à la pensée de la honte est sans doute celui qui transparait derrière la tentative analytique, et qui témoigne, dans les méandres d'une prose complexe, du paradoxe de la honte. Plus on l'approche, et plus elle broie l'intériorité de celui qui l'a vécue, semble-t-il, de telle sorte qu'au moment où elle se révèle à celui qui l'analyse, elle l'aveugle.

Cette approche difficile, mais néanmoins éclairante et nouvelle, est conduite à travers le prisme d'Auschwitz. L'ancrage terrifiant est selon nous l'une des raisons des apports considérables des analyses de notre auteur sur la notion. Mais il peut également être source d'interrogations profondes pour le lecteur de ce chapitre. Cette investigation extrême du concept conduit en effet à une condamnation du genre humain. C'est pourquoi nous jugeons important de rappeler que cette typologie doit être considérée comme un apport qui invite le lectorat à contrebalancer le poids des conclusions de l'auteur.

L'expérience de Levi permet de creuser la dimension destructrice de la honte. Mais plutôt que de considérer les conclusions de l'auteur, sur la honte, mais surtout sur l'espèce humaine, comme des vérités, le lecteur doit plutôt envisager cette possibilité comme le pire postulat épistémologique, découlant du pire de l'histoire, mais incitant l'humanité à prouver sa réversibilité.

## bibliographie

Anissimov M., *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*, Paris, J.-C. Lattès, 1996.

Durmarque D., *Philosophie de la Shoah*, Lausanne-Paris, L'Âge d'Homme, 2014.

Levi P., *La Trêve*, E. Genevois-Joly (trad.), Paris, Grasset, 2012.

Levi P., *Les Naufragés et les rescapés*, A. Maugé (trad.), Paris, Gallimard, 2000.

Levi P., *Si c'est un homme*, M. Schruoffeneger (trad.), Paris, Julliard, 2012.

Mesnard P., *Primo Levi, le passage d'un témoin*, Paris, Fayard, 2011.

## abstract

*Primo Levi, from shame to suicide: an attempt of classification for an unbearable feeling*

Shame is definitely a key notion in Primo Levi's work. In his last book, entitled *The drowned and the saved*, Primo Levi tries to analyze the difference between the shame he felt as a prisoner in Auschwitz, and another type of shame, which he experienced back in the free world. His attempt is way less clear than first meets the eye: it reveals the bitter struggle taking place in the depth of his identity, and leads to what could be called a destructive metaphysic of shame. This raises the question: how to read Primo Levi's masterpieces knowing they are infected by the "Auschwitz poison" which was lethal for the writer himself?

## keywords

Primo Levi, shame, genocide

## lucie bertrand-luthereau

Lucie Bertrand-Luthereau, Agrégée et Docteure en Lettres, enseigne la culture générale à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence. Spécialiste de l'indicible, elle est l'auteure de nombreux articles et d'ouvrages sur le sujet. Elle est l'un des auteurs français de référence sur les écrits des rescapés des camps de concentration nazis, notamment sur l'œuvre de Robert Antelme. La chaîne youtube à son nom (Lucie Bertrand-Luthereau), dédiée à la culture générale, recense également ses conférences sur le sujet de la violence extrême, mais également sur des sujets variés relevant de l'actualité, la philosophie et la spiritualité.